

<https://divergences.be/spip.php?article3846>



Mégalopolis est le triste exploit de Francis Ford Coppola

- Aujourd'hui - Novembre 2024 - Culture -

Date de mise en ligne : jeudi 31 octobre 2024

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

[Origine Jacobin USA](#)

Francis Ford Coppola était autrefois un véritable titan cinématographique créant des expériences indélébiles au cinéma. Mais Mégalopolis sa saga surchargée de l'empire américain défaille et marque le déclin drastique de ses pouvoirs de cinéaste ».

Adam Driver dans Mégalopolis'. (Films Lionsgate)

<https://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L400xH249/megalopo-f7f4d.jpg>

La première américaine de Mégalopolis est un événement mélancolique pour plusieurs raisons. Principalement parce qu'elle marque le déclin drastique des capacités de Francis Ford Coppola en tant que cinéaste, et qu'elle peut s'avérer être l'œuvre ratée qui met fin à sa longue carrière. Mais aussi parce que le commentaire critique entourant le film, qu'il soit positif ou négatif, est en général extrêmement déprimant. Les quelques critiques positives ont tendance à inciter le public à la nécessité de se sentir reconnaissant pour ce film, ou tout autre film qui n'est pas un film de super-héros ou une suite dans une franchise ou un redémarrage fatigué d'un succès vieux de plusieurs décennies, car l'expressivité humaine au cinéma est si clairement condamnée.

Mais un film n'est pas bon parce que c'est l'équivalent cinématographique du dernier dodo, une espèce en voie d'extinction qu'il faut honorer au fur et à mesure de sa disparition. Même si Mégalopolis était en quelque sorte son dernier vrai film, ce serait quand même un spectacle idiot, un gâchis puéril avec de jolies images, un ennui idéologiquement rance, un raté.

Mégalopolis se porte très mal auprès du public cinéphile et est enterré dans des critiques pour la plupart mauvaises, mais il est remarquable de voir avec quel soin et gentillesse certains critiques expriment leurs réactions à l'épopée de science-fiction exagérée. Conscient de la carrière cinématographique légendaire de Coppola et conscient que ce spectacle, cinématographique largement autofinancé, pourrait très bien être le chant du cygne du réalisateur de quatre-vingt-cinq ans, Manohla Dargis du New York Times écrit, "En fin de compte, ce qui compte, c'est le film, un testament impétueux, souvent beau, parfois caillé, nu et personnel. C'est un peu fou, mais nos films pourraient utiliser plus de folie, plus de passion, de sentiment et de nerf."

Nos films auraient certainement besoin de tout cela, mais il y a différentes sortes de folie, de passion, de sentiment et de nerf, et toutes ne sont pas salutaires.

Par exemple, Vindicating Trump de Dinesh D'Souza, un "documentaire" actuellement à l'affiche, possède probablement plusieurs de ces qualités. "Les quelques critiques positives ont tendance à insister auprès du public sur la nécessité de se sentir reconnaissant pour ce film, ou tout autre film qui n'est pas un film de super-héros ou la suite d'une franchise.

Dargis note également que Megalopolis est l'un des films les plus expérimentaux de Coppola, comme *One from the Heart* et *Rumble Fish*, et "aurait pu être reçu plus généreusement ... si le nom de Coppola n'y avait pas été attaché".

Certainement pas. La présence du nom de Coppola peut susciter des attentes plus élevées, mais cela signifie également que l'attention sera essentiellement respectueuse. Toute personne fortunée qui aurait décidé de dépenser

une grande partie de sa fortune personnelle pour réaliser un film comme *Megalopolis* n'aurait jamais pu obtenir un contrat de distribution ou une sortie grand public - même Coppola a eu du mal à en obtenir une. Et s'ils y étaient parvenus, les moqueries qui leur auraient été adressées leur auraient ôté la chair de leurs os.

Au cas où vous n'auriez pas suivi ce fiasco cinématographique, *Megalopolis* se déroule dans un empire futuriste en déliquescence représentant les États-Unis d'Amérique, la Nouvelle Rome remplaçant New York City, où un brillant architecte nommé Cesar Catilina (CC, interprété par Adam Driver), président de l'autorité de conception de la Nouvelle Rome, s'efforce de créer des logements au design inventif qui inspireront les gens à imaginer un meilleur mode de vie. Cependant, comme "les gens" voient leurs appartements minables détruits au bulldozer pour faire place à ce projet public visionnaire, ce qui les laisse sans abri, CC se heurte à une certaine résistance.

Tout au long du film, les citoyens ordinaires de la Nouvelle Rome sont représentés comme, essentiellement, la foule, désarmée et vicieuse, incapable de comprendre la vision inspirée de César qui est destinée à leur propre bien. Il n'est pas surprenant que Coppola mette des chapeaux rouges MAGA sur leurs têtes vides alors qu'ils sont poussés à l'émeute par des politiciens égoïstes.

[...]

Même si l'on sait que la réalisation d'un film est un travail très éprouvant et que peu de réalisateurs peuvent continuer à le faire efficacement décennie après décennie, *Megalopolis* est une expérience sinistre et démoralisante. Il est incroyable de se rappeler que Francis Ford Coppola était autrefois un véritable titan du cinéma qui créait des expériences indélébiles au cinéma.

Pensez à l'ouverture d'*Apocalypse Now* (1979), avec "The End" des Doors sur la bande-son et les plans du visage drogué de Martin Sheen dans cette chambre d'hôtel, avec des images superposées du ventilateur de plafond qui tourne, des hélicoptères qui volent et de la jungle qui brûle, juste avant son effondrement traumatisé. Vous pouvez encore le voir et l'entendre, n'est-ce pas ?

Pensez à la mort de l'infortuné Fredo Corleone (John Cazale) dans *Le Parrain*, deuxième partie (1974), dans le petit bateau de pêche sur le lac au coucher du soleil, marmonnant son dernier "Je vous salue Marie" avant d'être assassiné par l'homme de main de son frère. Vous pouvez l'imaginer, n'est-ce pas ?

Pensez à *Rumble Fish* (1983) en noir et blanc étincelant, et aux garçons de la salle de billard qui regardent l'ancien chef de gang, le Motorcycle Boy (Mickey Rourke), jouer une partie de billard solitaire et élégante, l'un d'entre eux notant avec révérence qu'il est comme "un prince ... la royauté en exil".

Pensez à la scène d'introduction du *Dracula* de Bram Stoker (1992), avec les batailles effroyables en silhouette noire contre le ciel rouge hallucinatoire rempli de la fumée des batailles et les plans d'ensemble sur les cartes anciennes de l'Europe de l'Est. Et puis le départ du chevalier roumain Dracul (Gary Oldman) lorsqu'il part combattre les Turcs après une séparation passionnée avec sa femme Elisabeta (Winona Ryder). J

Je pourrais continuer ainsi longtemps. Mais pour ce qui est de *Megalopolis*, une fois le choc initial passé, je doute que je me souvienne de quoi que ce soit, même des montages complexes d'images superposées, que Coppola a toujours magnifiquement réalisés. Le voile de la pitié sera tiré sur l'ensemble de cette expérience misérable, ne laissant que le souvenir des grands films de Coppola du passé.

Post-scriptum :

Eileen Jones est critique de cinéma à Jacobin, animatrice du podcast Filmsuck et auteur de Filmsuck, USA.